

Le gardien du square

Daniel Roulland

nouvelle

Je ne laisserai personne me dire que dix ans est le plus bel âge de la vie. Et pour preuve je vais m'empresseur de vous raconter l'histoire du gardien du square Miséri de mon enfance à bien d'autres pareilles.

La rue des Lapins, qui m'avait vu naître un beau soir de juin, bordait le quartier Saint-Ange témoin de mes premiers pas dans le monde et dans la société humaine. Notre logement, au premier étage d'une modeste maison, ouvrait ses deux fenêtres sur un jardin public qui était lui-même sis au bord d'une faille rocheuse plongeant à-pic sur la rive droite de la Loire, ce grand fleuve si tourmenté et dangereux.

Derrière notre demeure et au pied d'un vieil escalier de bois toujours parfaitement lessivé par ma mère, se déployait un grand jardin privé que nous partagions avec six familles de voisins. C'était un espace quadrillé par des allées rectilignes délimitant des parterres de fleurs et des petits lopins de cultures de pommes de terre, de haricots ou petits pois surveillés par quelques arbres fruitiers, poiriers ou cerisiers. A la saison des fruits, quand bourdonnaient joyeusement les abeilles et les bourdons, notre enclos de nature en pleine ville se peuplait d'épouvantails en chiffon et paille avec leurs colonnes vertébrales en manches à balais. Les jours bénis qui m'épargnaient le cauchemar de l'école, tels les saints jeudis et les quinzaines de vacances de Noël ou de Pâques, avec mes copains du quartier, les Jean-Yves, Jean-Claude ou Jean-François, des Le Bot, Le Bihan, ou Le Borgne, nous occupions et défendions notre triple territoire : la rue, le jardin familial collectif et le jardin public d'en face. C'était le petit théâtre de nos jeux, de nos disputes et bagarres, de nos audaces et de nos frayeurs, à nous les galopins en culotte courte de la rue des Lapins.

Nous pouvions passer une heure accroupis à observer la stratégie d'une araignée pour capturer une mouche ou même une vilaine guêpe avec sa toile dont le fil reluisait de soleil. Parfois si une de ces maudites bestioles nous tombait entre les mains, elle passait un sale quart d'heure et n'évitait que rarement une découpe sauvage, fruit d'un sadisme au parfum d'innocence.

Cet espace naturel était l'équivalent de ce qu'on nomme ailleurs une courée avec ses deux bâtisses en façade de rue, au numéro 24, et deux maisonnettes cachées parmi des arbres au fond du terrain qui abritait une enfilade des caveaux partagés à l'inquiétante pénombre protégée par d'immenses toiles d'araignées. Mes parents disposaient aussi d'un clapier où mon grand-père maternel élevait des lapins. Autant les habitants du côté rue se connaissaient et familiarisaient entre eux, autant ceux du fond nous semblaient mystérieux et presque sauvages. Les Calards vivaient reclus sur eux-mêmes et les Pilouar se réduisaient pour nous à la dame, une grande saoularde au visage violacé qui avait de la peine à tenir sur ses guiboles pour venir vider son pot de chambre dans les WC communs, à l'entrée de notre Eden d'enfance. Cette bonne femme qui tenait des propos incohérents, on se moquait d'elle en l'appelant la mère Lavinasse et elle nous injuriait copieusement et grossièrement en retour. Néanmoins impossible de se dissimuler qu'elle nous effrayât, par moment.

Si notre jardin était un espace nature et découverte intra-muros, la rue nous offrait un terrain d'aventures déjà beaucoup plus risqué. Certes la circulation automobile à l'époque n'était pas très intense mais on ne pouvait pas exclure le passage de voyageurs inconnus aux intentions plus ou moins honnêtes et à la conduite plus ou moins brutale. De l'autre côté de la chaussée bitumée, c'était la grille du square Miséri sur la majeure partie de la rue qui s'achevait le long du mur de l'école publique. Elle était surmontée de piques dissuasives. Le jardin municipal ouvrait au public à 8 heures et fermait à la tombée de la nuit. Un gardien muni de grosses clefs en verrouillait et déverrouillait le portail avec ponctualité, chaque jour de la semaine.

Lorsque les employés de la ville venaient récurer les caniveaux, c'était jour de fête pour tous les gamins. Puisqu'ils obturaient les bouches d'égout avec des sacs en toile de jute, nous disposions de

véritables ruisseaux pour faire naviguer des flottilles de navires en papier jusqu'à ce qu'ils nous délogent à coups de balais pour pouvoir achever tranquillement leur besogne qu'on n'allait quand même pas leur envier.

Le soir après l'école, notre rue était le théâtre d'une misogynie qui aimait s'ignorer : nous poursuivions régulièrement les filles pour leur faire peur et qu'elles aillent pleurer dans les jupes de leurs mamans. Sinon, nous faisons des courses de vélo d'un bout à l'autre de l'artère en espérant ne pas rencontrer un camion poubelle ou une camionnette de livraison peu enclins à nous laisser le champ libre. O le plaisir de rouler en lâchant le guidon des deux mains et freinage à mort en arrivant sur une voiture de riverain garé devant chez lui. Parfois, une maladresse nous faisait rayer la carrosserie d'une Simca ou d'une Peugeot bien passée au polish pendant le week-end. Le coupable, bien loin de se dénoncer auprès du propriétaire trop bien connu, vivait plusieurs jours et nuits avec une boule dans la gorge, de peur d'être identifié. On se tenait à distance respectueuse des rémouleurs, ou aiguiseurs de couteaux, des vitriers, des raccommodeurs de vaisselle qui passaient une fois par an, tout comme des bohémiennes supposées dire la bonne aventure.

Mais la vraie aventure, pour nous les gars de la butte Saint-Ange, elle débutait lorsque nous nous risquions dans le square, les jeudis après-midi, ces jours sans fin comme on disait. C'était notre forêt vierge, notre steppe, notre savane, notre taïga et que sais-je encore. En bordure de rue, sur la droite s'allongeait une grande allée ombragée par des conifères de belle envergure. A cet endroit la poussière du sol était comme sableuse et c'était le terrain idéal pour les parties de billes ou les circuits, fin juin, de coureurs du Tour de France qui se terminaient toujours par des brouilles à cause du maillot jaune, forcément unique. Malheureux étais-je en rentrant les poches vides de tous mes « marbres » (billes de terre cuite) perdus par maladresse ou tricherie de mes adversaires et copains.

A gauche de l'entrée du parc, l'espace rétréci par le creux de la faille rocheuse à cet endroit, exposait des parterres de roses, d'iris dont l'aspect purement ornemental ne nous inspirait pas des masses. Au milieu, un chemin au dénivellement compensé par quelques marches de ciment fissuré, conduisait tout droit sur une sorte de petite rotonde qui se trouvait être la guérite, la cabane du gardien. Une sorte de chemin de ronde permettait de la contourner en longeant le muret surplombant l'à-pic qui donnait sur la Loire et sa lumineuse rive sud, en face. Un banc était installé là pour permettre de contempler le panorama. En poursuivant le cheminement sur la droite, on parvenait à la deuxième sortie du jardin public vers trois venelles qui peinaient à séparer des rangées de petites maisons basses faisant songer à des habitations de nains. Plus loin une ancienne carrière de pierres, cachée par un haut mur et un rideau de tilleuls, dissimulait un étang pourvoyeur de moustiques les étés chauds. C'était mon univers et c'était aussi tout l'univers pour moi en ce temps-là. Le parfum entêtant de ces tilleuls fêtait l'aube des grandes vacances revenues et de ma pleine liberté retrouvée. Le paradis comme l'enfer grandit en même temps que nous. On ne sait pas qu'un jour eux aussi ils vieilliront et mourront.

Le cœur de verdure de nos échappées belles hors de la grisaille scolaire, était fait de haies de buis qui composaient une sorte de labyrinthe où l'on pouvait imaginer se perdre pour finir en une petite clairière offrant un bac à sable à la joie des plus jeunes couvés par le regard encore émerveillé des mamans. Des personnages louches pouvaient bien se dissimuler aussi derrière les taillis que nos imaginations étaient prêtes à peupler de monstres en tous genres.

Mais le pire n'était pas dans nos têtes, il portait une casquette et une veste bleu marine tombant de travers sur un pantalon noir qui masquait une jambe de bois. Patte raide, comme nous le surnommions, pouvait surgir à tout instant pour nous prendre en flagrant délit de marcher sur la rare pelouse interdite ou en train de jouer avec des allumettes et tenter d'allumer un feu de camp comme

de vrais indiens d'Amérique. Nous avions une trouille folle de ce héros de la première guerre qui avait cet emploi réservé de gardien de notre territoire d'évasion, de cette mini jungle à niveau d'école primaire. Son membre fantôme me terrorisait et j'en faisais des cauchemars la nuit. Cet unijambiste, comme je ne savais pas le nommer alors, et qui traînait sinistrement sa mauvaise prothèse, était bien capable de nous couper en morceaux avec sa baïonnette imaginaire pour se venger de notre méchanceté surévaluée et de son amputation pas si glorieuse que ça peut-être. Son képi entraperçu à l'horizon nous transformait en une volée de moineaux affolés. Nos cris de plaisir et d'effroi mêlés signifiaient : « cours toujours ! » Et pas question pour autant de se réfugier, dans le dernier quart du Miséri, le bien nommé - *les malheureux* - pour chercher la protection de cette atroce statue de mère de marins éplorée qui tendait le bras méchamment vers l'estuaire du fleuve lui ayant pris son mari et ses fils, pour le maudire à tout jamais.

Nous les gamins de la rue des Lapins, nous devions redouter à tout instant l'arrivée des chasseurs, quels que fussent leurs accoutrements.